



TAMASA et VIDEO MERCURY présentent



un film de LUIS BERLANGA

**SORTIE LE 9 AVRIL 2014** 

Relations Presse

Frédérique Giezendanner
fredzen@wanadoo.fr
T. 06 10 37 16 00

Distribution
TAMASA
contact@tamasadiffusion.com
T. 01 43 59 01 01



# Synopsis

Carmen est la fille d'Amadeo, le bourreau de la Cour de Madrid.

Ses relations amoureuses sont une catastrophe. Tous les garçons qu'elle rencontre finissent par la quitter dès qu'ils apprennent la profession de son père.

José Luis est quant à lui un employé de pompes funèbres qui souffre les mêmes déboires avec les femmes. Sa rencontre avec Amadeo, dans le cadre de leurs activités professionnelles, débouchera sur son mariage avec Carmen.

De par son travail, Amadeo possède un logement subventionné qu'il est sur le point de perdre, car il va partir à la retraite. Pour le conserver, il va tenter de convaincre son gendre d'accepter le poste de bourreau ainsi laissé vacant.

## Entretiens avec Luis Berlanga

#### Comment est né Le bourrequ?

Il y a une dizaine d'années, un avocat de mes amis m'a parlé d'une exécution au garrot. Il m'a raconté qu'au dernier moment le bourreau avait eu une crise d'hystérie et qu'on avait dû lui faire des piqûres pour l'obliger à exercer son métier. De cette histoire est née une image, que j'ai d'ailleurs conservée. Je voyais deux groupes, l'un trainant le bourreau et l'autre le condamné.

Je n'imaginais pas que cette idée optique pût inspirer un film. Un jour, pourtant, un producteur me l'a suggéré, et Rafael Azcona (scénariste de Marco Ferreri pour *El* Cochecito), Ennio Flaiano et moi avons préparé un scénario. Pour moi, faire *Le Bourreau*, c'était une façon d'utiliser l'image qui m'avait frappé et aussi de dire que je suis contre la peine de mort.

Je n'ai pas voulu évoquer simplement un cas spécial ou individuel. J'ai voulu montrer que, dans le monde actuel, on peut perdre sa liberté pour assurer sa sécurité matérielle, si modeste soit-elle. lci il s'agit d'un appartement, parce que la question du logement est aujourd'hui très importante. A travers le bourreau, qui triche avec lui-même car il sait bien qu'il ne peut pas ne pas tuer, j'ai voulu montrer la soumission de l'homme à la société.

N'est-ce pas la société qui fait les victimes et les bourreaux ? Je crois du reste que les Espagnols sont un peu en retard : je veux dire que nous avons à exprimer les rapports entre les hommes et la société et nous ne sommes pas encore prêts pour aborder des problèmes plus psychologiques, plus intimes.

Avez-vous eu des difficultés avec la censure ?

Il existe chez nous deux sortes de censures. L'une s'exerce au stade du scénario, l'autre une fois le film terminé. Mon scénario a été accepté avec la simple mention de faire attention aux scènes amoureuses. Après avoir vu Le Bourreau, les censeurs ont coupé la répétition de l'exécution (un fonctionnaire de la prison essayait le garrot) et quelques dialogues. J'ai protesté, bien sûr, mais au fond c'était peu de chose.

On ne peut pas savoir s'il est bourreau ou plombier...

Les ennuis ont commencé après le festival de Venise. L'ambassadeur d'Espagne à Rome a vu Le Bourreau et m'a dit : « C'est la plus féroce diatribe » qu'on ait jamais faite contre la société espagnole. » Je lui ai répondu que j'avais le visa de censure, mais il a envoyé un rapport à Madrid, dans lequel il expliquait que le film était communiste.

A la suite de quoi il y a eu diverses pressions officieuses et le film est sorti quand même, mais sérieusement amputé. Par exemple, on a enlevé tout ce qui a un rapport avec le garrot. On ignore que le protagoniste a le garrot dans sa petite valise et, par boutade, on dit en Espagne qu'on ne peut pas savoir s'il est bourreau ou plombier.

Avez-vous tourné en décors naturels ?

On ne m'a pas permis de tourner dans une prison ni non plus à côté. Le torero El Cordobes a eu plus de chance que moi. Il jouait dans *Chantage* pour un torero et on l'a filmé dans la prison de Carabanchel, où quelques détenus ont même fait de la figuration. La prison, ainsi que l'appartement neuf, ont donc été reconstitués en studio.

Nous avons surtout travaillé en décors naturels, à Madrid et aux Baléares. L'exécution a lieu à Palma. Là-bas aussi il y a une prison et le soleil, le tourisme, et tout l'aspect folklorique de cet endroit m'ont semblé constituer un contrepoint à la fois plus dramatique et plus inhabituel.

On vous a donné le prix de l'humour noir. Est-ce là ce qui caractérise votre film ?

Pour moi, l'humour noir, est-ce là une invention anglo-saxonne ? Pourquoi l'humour espagnol serait- il noir ? Nous vivons avec la mort, elle nous entoure de la naissance à... la mort. L'humour anglo-saxon procède d'un mécanisme mental, le nôtre est lié davantage à la réalité.

On a dit qu'avec Le Bourreau, en raison de la collaboration d'Azcona, j'avais changé de ligne et de style. Ce n'est pas vrai. Mes premiers films étaient peut-être plus sentimentaux, plus bucoliques et d'un esprit plus patriarcal mais tout aussi pessimistes. Je n'apporte pas de solutions aux problèmes et je pense qu'il n'en existe pas. Avant, je le croyais et j'avais le sentiment de ne pas faire un effort suffisant pour en trouver.

Maintenant que j'essaie de faire cet effort, je n'en trouve pas davantage. Peu-être Le Bourreau est-il mieux construit ? Cela, je le devrai à Azcona. Il est plus cartésien que moi, il m'aide à contrôler ce que j'ai de méditerranéen, de baroque, de compliqué. Si je n'ai pas tourné plus de film, c'est 40% par paresse, 30% à cause des difficultés avec les producteurs et 30 % à cause des complications bureaucratiques.



Fils d'un propriétaire foncier, Luis García Berlanga suit des études chez les jésuites à Valence et en Suisse. Lorsque la guerre civile éclate en Espagne, il s'engage dans la division Azul qui combat avec les Allemands sur le front russe. De retour en Espagne, il étudie le droit, les lettres et la peinture avant d'entrer, en 1947, à l'Instituto de Investigaciones y Experiencias Cinematograficas. Il en sort avec la première promotion, en 1949.

Considéré comme un maître par ses pairs espagnols, Luis García Berlanga est l'auteur d'une oeuvre qui ne se rattache à aucune école. Les cinéphiles se souviennent de son premier film, Ce couple heureux (1951), réalisé en collaboration avec Juan Antonio Bardem, un autre monstre sacré du cinéma espagnol durant le franquiste. Suit Bienvenue, Monsieur Marshall (1952), toujours d'après un scénario coécrit avec Bardem. Cette aimable satire de la société espagnole obtient un certain succès au festival de Cannes. C'est sans compter la censure du régime. Les Jeudis miraculeux (1957) sont ainsi bloqués durant quatre ans.





A partir de *Placido* (1961), le cinéaste entame une collaboration fructueuse avec le scénariste Rafael Azcona. Ensemble, ils construisent une oeuvre grinçante, anticonformiste, qui met le plus souvent en scène des personnages dérisoires bercés par l'illusion de la réussite sociale.

El Verdugo - Le Bourreau (1963), qui ridiculise le principe de la peine de mort, connaît encore de sérieux problèmes de censure, et le cinéaste doit attendre *Grandeur nature* (1974) pour véritablement se relancer.

Une fois le régime de Franco disparu, Luis García Berlanga retrouve sa veine anarchiste avec La Carabine nationale (1977), fable grotesque qui ne pardonne rien aux anciennes moeurs politiques espagnoles.



#### Quel a été l'accueil réservé à votre film ?

En Espagne mon film a été très bien accueilli par le public, mais la plupart des spectateurs ont cru à une histoire «Pour rire». Il n'a pas été choqué et j'en suis un peu déçu. J'ai voulu exposer un problème qui touche tous les Espagnols : la mort et la soumission. Nous perdons avec beaucoup trop de facilité la dignité d'être libres. Dans mon film, le bourreau, pour trouver une place, abdique sa liberté. J'aurais pu raconter la même histoire avec un employé de banque, mais J'ai choisi le bourreau pour ajouter une singularité. Et aussi parce que je suis contre la peine de mort.

Vous avez voulu adresser une manière de message. Comment a-t-il été compris ?

D'abord, il faut dire que le bourreau est un personnage familier dans toute l'histoire de la peinture espagnole, surtout chez Goya. Il y avait toute une documentation illustrée qui accompagnait mon film et qui reproduisait des gravures de Goya, mais elle a mystérieusement disparu. Ensuite, Il n'y a pas de gouvernement qui n'éprouve quelque honte quand on parle de la peine de mort en général.

Les Espagnols sont-ils contre ?

En Espagne, on ne fait pas de référendum là-dessus, mais Je ne serais pas étonné que la majorité soit pour. Le supplice du garrot semble effrayant, mais les médecins affirment qu'il provoque la mort instantanée, comme celle du taureau. Mais n'épiloguons pas sur les diverses façons de tuer un homme, plus commodes ou plus « angéliques », même si certains romanciers ont fait des études là-dessus et prétendu que la pendaison est la manière la plus douce de quitter la vie. La chambre à gaz, cela doit être tout aussi terrible.

Croyez-vous que votre film pourra contribuer à l'abolition de la peine de mort ?

Je ne suis pas optimiste. Je ne crois pas que le cinéma puisse arranger la morale d'un peuple. Et pourtant !... Dans mon film, j'ai tourné une scène où l'on voit la ségrégation entre riches et pauvres dans les cérémonies de l'église à propos de deux mariages célébrés l'un après l'autre. Celui des riches terminé, on roule les tapis, on éteint les candélabres et celui des pauvres est expédié dans la pénombre. Eh bien, il y a un mois, on a institué à Madrid une cérémonie à tarif unique. Et on a cité l'exemple du Bourreau.

Le premier film de Berlanga, Bienvenue Mr Marshall, décrivait avec humour les réactions des paysans devant la manne américaine. Avec lui, et, plus tard, avec les films de Bardem, le cinéma espagnol s'est affirmé. Depuis, Berlanga a-t-il évolué?



Je crois que j'ai changé. La première partie de mon œuvre était pessimiste, mais elle se déroulait dans des paysages bucoliques. Aujourd'hui, je suis plus amer. Je fais la dissection d'un problème, mais je n'apporte pas de solution.

Pourquoi cette amertume ?

Pour vous le dire, il faudrait peut-être que j'aille consulter un médecin.

Et au point de vue esthétique?

Je suis sorti de l'école de cinéma de Madrid et j'y suis maintenant professeur. Je n'aime pas beaucoup le terme de nouvelle vague parce que je suis très individualiste, mais nous avons des jeunes cinéastes de trente ans qui feront parler d'eux. Chaque année, une centaine de candidats se présentent à notre école. On n'en admet que dix et il en sortira peut être seulement trois au bout des trois années d'études.

Quel est le cinéma qui influence le plus les jeunes réalisateurs ?

Le cinéma Italien, le réalisme un peu engagé. Après l'influence d'Antonioni et de Visconti, ils se sont découvert un nouveau patron, Joseph Losey, mais le Losey le plus idéologique, celui des *Criminels* et de *Pour l'exemple*. Fellini, qui est pourtant le cinéaste le plus proche du caractère espagnol, n'a aucune Influence.

Avez-vous eu des difficultés avec la censure ?

Je les taquinerai jusqu'à la mort!

### Dans la presse

La terrible ironie, la drôlerie féroce du Bourreau s'inscrit dans une tradition typiquement espagnole, qui veut que la mort soit une compagne de tous les jours, dans l'ombre de laquelle on peut aussi bien prier Dieu que rechercher la gloire et la fortune, et avec laquelle il semble naturel de discuter et de plaisanter.

Par son style, par le thème qu'il développe, par le comportement des personnages, Le Bourreau est d'abord une farce. Certaines circonstances obligent un homme à jouer un rôle pour lequel il n'a aucune disposition et qui lui inspire même de la répugnance. Situation parfaitement classique et qu'ont exploitée les auteurs comiques du monde entier. Un détail pourtant : le rôle en question est celui de bourreau. L'homme va devoir exécuter - de la manière la plus directe, la plus « manuelle », si l'on ose dire, qui sait, par le garrot - un condamné à mort.

Ce détail change évidemment tout l'éclairage du film, et la farce prend soudain une allure singulièrement inquiétante. De péripétie en péripétie, l'homme voit approcher l'heure où il lui faudra tenir son engagement. L'heure arrive, et c'est un bourreau terrorisé, mal requinqué à coup de verres de rhum, que ses aides traînent sur le lieu de l'exécution. Un bourreau qui ressemble étrangement à sa victime.

Certains ont voulu voir dans Le Bourreau une diatribe contre la société franquiste. La satire existe, mais elle ne semble pas avoir eu dans l'esprit de Berlanga et de son scénariste, l'écrivain Rafael Azcona, dont on reconnaît ici la verve et la férocité, ce caractère restreint. En fait, au-delà de telle ou telle intention plus ou moins explicite, ce qui frappe avant tout dans le film est le parti pris foncièrement pessimiste - d'un pessimisme rageur, dévastateur, sans rémission - des auteurs devant les problèmes qui se posent à l'homme dans le monde moderne.

Jean de Baroncelli - Le Monde 20 février 1965



Il est certes évident que l'apport italien est dans El Verdugo, loin d'être négligeable. Puisqu'il intervient au niveau du scénario, de la photographie, des acteurs enfin. Mais plutôt qu'emprunts superficiels, ou soumission à des influences extérieures. Il est permis de ne voir dans les causes de cette collaboration italienne qu'un souci accru de sécurité technique, d'assise matérielle plus précise et plus souple, dont Berlanga use avec une sécheresse et une autorité qui distingue sa manière, même lorsqu'elle sollicite le grotesque et la dérision, de la profusion caricaturale d'un Germi ou de l'entrain volontiers boulevardier d'un Monicelli. Tout ici se résume au tranchant du trait, au décollage progressif des situations familières vers une autre forme de quotidienneté que la présence de l'exceptionnel, soudain, mine, juge et détruit. L'exacte architecture du scénario permet ainsi à Berlanga d'éviter les scènes explicatives, ou trop décoratives, ainsi que la tentation d'un pittoresque hors de propos, facilitant au contraire la riqueur de l'exposé et l'économie de fable. Nulle fioriture ne vient détourner l'intérêt des lignes de force essentielles du film, réduites à leur expression la plus efficace et la plus didactique : une attention si rare aux ressorts d'un récit suffit à alerter la curiosité quant aux intentions des auteurs... Car Berlanga aime à distinguer le cinéma de foire (cine de baracca) du cinéma d'Académie, aime à prétendre aussi qu'il chérit d'avantage la rudesse du premier que les subtilités du second. Il y a chez lui un désir évident de toucher le public, qui ne doit rien à la coquetterie ni au commerce : mais il truffe ses films de plaisanteries plus ou moins ésotériques, opposant volontiers, à un classique effet de pantalonnade, quelque petite notation rare, à peine drôle, ou très drôle, et sitôt disparue qu'entrevue. Il préserve malignement plusieurs degrés de lisibilité à son film, permettant à El Verdugo une double justification qui en fait la saveur et le prix, côté foire et côté Académie.

Jean-André Fieschi - Les Cahiers du Cinéma, Mai-Juin 1965



### FICHE TECHNIQUE

### Le bourreau - [El Verdugo]

Prix de la Critique - Venise 1963

Réalisation Luis Garcia Berlanga
Scénario Rafael Azcona & Luis Garcia Berlanga
Directeur de la photographie Tonino Delli Colli
Montage Alfonso Santacana
Musique originale Miguel Asins Arbó
Producteur José Manuel M. Herrero
Production Interlagar Films, Naga Films, Zebra Films
Distribution Tamasa avec le soutien du CNC

Espagne/Italie - 1963 - 1h27 - N&B - 1,85 - VOSTF - Version restaurée - Visa 30228





### CASTING

Nino Manfredi - José Luis Rodríguez

Emma Penella - Carmen

José Isbert - Amadeo

José Luis López Vázquez - Antonio Rodriguez

Ángel Álvarez - Álvarez

Guido Alberti - le directeur de la prison

Distribution **TAMASA**63 rue de Ponthieu, 75008 Paris - T. 01 43 59 01 01

www.tamasadiffusion.com